

Maria Félicité Keryhuel : Femme de commerçant (15)

Clic

Changement de diapositive

+ Photo 15

Maria-Félicité, née en 1903, fille de Félicité Courio de Kerrousseau épouse en 1933 Jean Keryhuel charron - forgeron, forge qui se trouve à l'emplacement du clos des Cerisiers aujourd'hui. Leur photo de mariage (16) est identique à celle de monsieur et madame Kerhouant en 1920 : les mariés posent, rigides, le visage solennel, le regard fixe vers leur droite. C'est un cliché stéréotypé. Maria esquisse un sourire à peine perceptible. Elle porte l'austère costume breton, contrairement à son époux dont le costume trois pièces affiche déjà la modernité chez Joseph Kerhouant. La robe de Maria est noire, lourde, rehaussée de velours noir, coiffe de Lorient et encolure finement brodées, mais terriblement conforme à une tradition ancestrale, seul, le sautoir tendance, des années folles révèle une certaine modernité : terrible carcan social qui enserme la jeune épouse, Maria.

Néanmoins, elle va gérer toute seule le commerce, le café « chez Keryhuel » à l'emplacement actuel du café, le « Jaurès » : café, sucre, sabots, chaussons, pâtes, pointes..., servir les hommes uniquement, car il est indécent pour une femme d'entrer dans un café au comptoir duquel on ne sert pas de café. Tous les jours de la semaine, elle remplit les verres de certains ouvriers du port qui dès 7 heures avalent cul sec, leur verre de rhum ou de lambig pour s'échauffer avant d'enfourcher leur vélo sur le chemin de terre jusqu'au port. Dans la journée, elle sert des cultivateurs qui viennent réparer à la forge leurs outils et prennent un coup de cidre avant de repartir dans leurs terres. Des pensionnés d'Indochine dépensent au café leur pension à peine reçue. Plusieurs ont tous les mois une ardoise que scrupuleusement tient Maria comme tous les commerçants à l'époque, ardoise que chacun honore en début de mois. Le soir, les ouvriers du port, assoiffés, s'arrêtent chez Keryhuel ou chez d'autres tenanciers du bourg. Auparavant, Maria a préparé sur les tables les verres et les chopines de cidre ou de vin. Tous les soirs, sur la route de Ploemeur, s'arrêtent aussi chez Keryhuel uniquement, les ouvriers des Kaolins dont le temps d'arrêt est limité à 15 mn, par le chauffeur qui habite à Pont Scorff. Le camion des kaolins a une grande remorque bâchée contenant de simples bancs où s'entassaient les ouvriers. Maîtresse femme, Maria a le sens de la réplique et dirigeait sans problème son commerce, gérant elle-même toutes les commandes.

Le dimanche, Maria va à la messe basse de 7 heures pour accueillir après dans sa cuisine pendant toute la matinée les paroissiennes qui prennent leur café, papotant certainement, achetant chaussons, sabots, sucre, café tandis qu'au bar les hommes dégustent le muscadet du dimanche.

Maria de temps en temps demande à Jean, son époux, de commander des barriques de cidre nécessaires au commerce, chez différents paysans de Quéven.

Elle lave alors les bouteilles, les sèche sur le hérisson. Aux enfants de les remplir, à Maria de les bouchonner et pour finir aux enfants de les ranger sur les étagères. Organisation parfaitement huilée.

Dans cette entreprise, Maria donne du travail à des femmes tout au long de la semaine : Lucie Le Roux lave le linge de la famille, une fois par semaine, madame Bourhis du Meneguen est la crêpière attitrée, tandis qu'une fois par semaine, madame Calvar et sa fille, couturières, taillent, cousent, ravaudent sur une table de café.

Au fil des ans, (17) Maria s'affranchit peu à peu. Regardez-la après la guerre sur le seuil de sa baraque française : tenue citadine, plus de coiffe et surtout cheveux courts, signe d'émancipation manifeste, elle est « à la mode ker ». « *Et pourtant, elle a porté la coiffe même en baraque* » nous confie André, son fils, étonné de voir sa maman, cheveux au vent.

Peu à peu les commerçantes du bourg vont se libérer des codes vestimentaires et les autres suivront dans la logique de l'affirmation progressive des femmes dans la société.